

Elle

Dans notre famille, on ne prononçait jamais son nom. Jusqu'au jour où j'ai décidé de comprendre enfin pourquoi...

A première vue, c'était simple : elle faisait peur. Un enfant pourrait vous le dire, même si elle effrayait les adultes plus que les jeunes. Un teint gris, une moue de mépris, un port de tête de terrible souveraine. Sur son visage, chaque ligne profonde représentait une année de règne incontesté.

Elle n'effrayait pas par violence ou instabilité, comme certains hommes de la famille. Non. Elle effrayait par un simple regard sévère.

Son inflexibilité lui avait valu une réputation redoutable, si bien que les gens avaient préféré s'en cacher, aussi bien physiquement que métaphoriquement. Le taux d'absentéisme aux réunions de famille avait connu une croissance incroyable, et son nom ne sortait d'aucune bouche, même de celles des courageux osant encore se tenir dans la même pièce.

On ne prononçait jamais son nom. On disait "Madame". Les jeunes disaient "la grand-mère". Les autres disaient simplement "elle".

Pendant ce temps, les oncles aux morales douteuses, les adolescents au sang chaud, et les pères absents étaient embrassés et traités comme des pécheurs déjà pardonnés, des enfants turbulents qu'on excuse toujours.

Ces constats avaient fait bouillir en moi un sentiment d'affreuse injustice. Moi aussi, j'avais été élevée dans l'angoisse de voir la silhouette de la matriarche par-dessus mon épaule. Moi aussi, je l'avais appelée "l'ancêtre" à voix basse, riant avec les cousins. Mais j'en avais eu assez.

Je voulais savoir quelles histoires abominables, quels actes cruels lui avaient possiblement valu cette sombre renommée.

Quand je posais la question, pas de réponses claires, seulement des fragments : la guerre, un père absent, un mari difficile. Rien qui forme une histoire entière. Je ne les blâme pas. A force de s'éloigner d'elle, personne ne la connaît vraiment.

Alors j'ai décidé de recoller les morceaux.

L'occasion s'est présentée d'elle-même. En général, ces choses arrivent par obligation, pas par courage. La grand-mère avait fait une mauvaise chute. Rien de grave, disait-on. Une hanche, quelques semaines d'immobilisation. Mais le mot "hospitalisation" n'a même pas suffi à vider les calendriers de la famille. Les oncles avaient des réunions "très importantes". Les cousines, des enfants "cloués au lit". Ma mère, curieusement, avait choisi cette semaine pour réserver une cure thermale. Réservée depuis des mois, que pouvait-on y faire ?

Je me suis retrouvée seule à me porter volontaire.

La chambre d'hôpital l'avait rapetissée. C'est la première chose que j'ai remarqué en entrant. Dans les draps blancs, sans son port de reine, elle n'était plus qu'une vieille femme aux poignets fins. Le teint gris que je lui avais toujours connu prenait ici une teinte translucide, sous les lumières hospitalières.

Je m'étais assise près du lit, et nous nous étions regardées comme deux étrangères, coincées dans une même pièce.

- Tu n'avais pas besoin de venir, avait-elle dit.

Ce n'était pas de la gratitude. Ce n'était pas une attaque non plus. C'était un simple constat, formulé avec la même économie de mots qui l'avait caractérisée depuis toujours.

- Je sais, avais-je répondu.

Étrangement, cette honnêteté partagée avait, il me semble, détendu l'air entre nous.

J'avais appris assez tôt que les questions directes ne fonctionnaient pas avec elle. Elle trouvait à chaque fois un moyen de les esquiver, avec une aisance presque élégante, changeant de sujet sans même que je prenne conscience du moment auquel la conversation avait bifurqué. Alors j'avais attendu. Je venais chaque jour, lui apportant des choses inutiles : des magazines qu'elle ne lisait pas, des fruits qu'elle grignotait à peine, et je m'asseyais. Je scrutais son visage fin, de peur de voir ses traits se tordre de mépris, comme je les ai vus faire par le passé. J'appréhendais le moment où elle allait enfin me dire d'arrêter de venir. Le silence était inconfortable, mais j'avais l'impression qu'il était la seule langue qu'elle respectait.

L'infirmière avait été celle qui avait ouvert la brèche, sans même le savoir.

Elle était arrivée dans la chambre. C'était une jeune femme efficace qui parlait fort et riait facilement. En aidant la grand-mère à se lever pour ses premiers pas, elle l'avait encouragée : Allez, on n'est pas là pour souffrir !

A ma grande surprise, l'aïeule avait eu un sourire. Pas moqueur. Léger. Presque lointain. Le sourire de quelqu'un qui entend une langue qu'il ne parle plus depuis longtemps.

- On n'est pas là pour souffrir, avait-elle répété, doucement, presque pour elle-même.

J'avais attendu. Elle avait rouvert la bouche d'elle-même.

- Ma mère disait autre chose. Elle disait : on n'est pas là pour se plaindre.

Elle n'avait pas continué, mais quelque chose venait de se déplacer.

Les jours suivants, j'avais continué à chercher. Comme pour la ménager, j'avais choisi de ne pas me renseigner auprès d'elle, mais autour d'elle. J'avais appelée ma grand-tante Roseline, la soeur cadette, celle qui vit à Bordeaux, et que je vois tous les dix ans. Roseline avait quatre-vingt deux ans et une mémoire d'éléphant. Elle m'a toujours paru être la seule personne qui n'avait pas peur d'elle. Sans doute parce qu'elle avait grandi auprès d'elle et avait appris à s'y tenir au chaud, plutôt qu'à en trembler.

- Tu veux savoir pour Odette ? m'avait-elle demandé. Elle avait prononcé le prénom si naturellement, sans hésitation. Evidemment. C'est sa sœur, après tout. Mais j'avais réalisé que c'était la première fois depuis des années que je l'avais entendu à voix haute. Odette. Trois syllabes cachées derrière les "Madame" et les "elle".
- Oui, avais-je répondu. Je veux comprendre.

Roseline avait soufflé. Pas par agacement, mais comme quelqu'un qui prend sa respiration avant de plonger.

- Ton arrière-grand-père a été fait prisonnier en quarante. Ta bisaïeule travaillait à l'usine, elle partait avant l'aube et revenait à la tombée de la nuit. Odette avait treize ans. Il y avait quatre enfants en dessous d'elle. J'en avais cinq.

Elle avait dit ça simplement, sans réaliser le poids de ces informations qui s'écrasaient sur moi. D'une certaine façon, j'avais toujours imaginé cette sombre période comme bornée aux livres d'histoire. Penser que ma famille l'avait vécue, cachée dans leur petit village de France, ouvrait une porte insoupçonnée dans mon esprit.

- Pendant quatre ans, c'est elle qui s'occupait de tout. Les repas, l'école, les papiers. Un jour, je suis tombée malade. Une mauvaise angine, avec une sale fièvre. Elle avait marché trois kilomètres pour aller chez le médecin, afin qu'il me prescrive quelque chose, et trois kilomètres pour rentrer. Lorsque je lui ai dit merci, elle m'avait répondu : arrête de me remercier pour quelque chose de normal. Elle avait vite compris que la tendresse ne nourrissait personne.

J'avais noté cette dernière phrase dans ma tête.

- Elle n'avait pas le droit d'être fatiguée ? avais-je demandé, aussitôt agacée par ma naïveté enfantine.
- Elle n'avait pas le temps d'y penser. Et quand on ne pense pas à quelque chose pendant longtemps, on oublie comment on fait.

J'étais retournée à l'hôpital avec ces fragments mais je ne les avais pas déposés devant elle, comme des pièces à conviction. Je les avais gardés pour moi, et j'avais regardé différemment ses mains posées sur les draps. Larges, pour une femme de sa carrure. Des mains qui avaient dû éplucher, porter, signer, soigner.

- Que fais-tu ? m'avait-elle questionnée.

Pendant un instant, je m'étais surprise à avoir peur. Peur de trouver de la suspicion ou de l'agacement dans sa voix. Peur qu'elle me demande de sortir. Puis je m'en suis voulue. J'en ai assez d'avoir peur dès lors qu'elle ouvre la bouche.

- Je vous regarde.

- Pourquoi ?

J'avais hésité, puis j'avais choisi la vérité.

- J'aimerais vous connaître.

Elle avait eu l'air étonné. Pas touchée, simplement étonnée. Comme si cela ne lui avait jamais traversé l'esprit que quelqu'un veuille la connaître.

- Il n'y a pas grand chose à trouver, avait-elle dit, dans un bougonnement presque pudique.

- Je crois que si.

Elle avait regardé la fenêtre. Longtemps. Je croyais que cela signifiait la fin de la conversation. Qu'elle avait abandonné.

- Mon premier mari buvait, avait-elle repris, parlant à la fenêtre plutôt qu'à moi. Pas violemment. Il disparaissait simplement. Trois, quatre jours. Sa famille, ses collègues, personne ne savait où il était. Alors je gérais.

- Et après ?

- Après, il est mort. Son amour de la boisson en est sûrement pour quelque chose.

Elle avait dit cette phrase sans rancœur, sans pathos. C'était factuel. Un bilan comptable.

- Ensuite, j'ai épousé ton grand-père, avait-elle continué sans relance de ma part. Tu ne l'as pas connu, mais c'était un homme bien silencieux. Alors j'ai continué à gérer.

J'avais eu envie de lui demander ce qu'elle avait ressenti à l'époque, si elle avait pleuré à quelque moment que ce soit. Mais j'avais eu le pressentiment que ce n'était pas des questions à poser.

Dans les semaines qui ont suivi son retour à la maison, j'avais continué à aller la voir. J'avais peur que les murs autour d'elle se redressent une fois le pied posé en dehors de l'hôpital, mais la dynamique entre nous avait réellement changé. C'était imperceptible. Elle ne s'était pas adoucie, mais elle était devenue ... plus lisible. Je comprenais que son silence habituel n'était pas du mépris, ni même une punition, mais simplement une économie. Elle avait passé sa vie à dépenser des mots sur ce qui comptait, à se battre pour ses frères et sœurs, à demander des explications. Soixante-dix ans plus tard, elle n'allait pas changer.

Un jour, je lui avais apporté une photographie que Roseline avait retrouvée chez elle. La grand-mère à seize ans ou dix-sept ans, devant ce qui devait être leur maison de l'époque, tenant par la main deux enfants en bas-âge. Elle regardait l'objectif avec sérieux et résolution, mais, en regardant de plus près, on pouvait voir ce qu'elle était réellement dans son regard : une jeune fille épuisée mais courageuse.

Je lui avais simplement tendu la photographie, sans rien dire. Je voulais lui laisser la place, laisser la place à ses souvenirs.

Elle l'avait observée pendant longtemps, en silence. Puis, elle avait pointé un enfant du doigt, posant son ongle sur le papier brillant.

- Roseline, avait-elle dit. Elle n'arrêtait pas de tomber. Je lui avais tricoté des genouillères en laine pour qu'elle ne s'écorche plus les genoux.

C'était tout. Mais dans ce détail, ces simples genouillères tricotées, j'avais pu entendre quelque chose qui ressemblait à de la tendresse. De la tendresse qui n'avait jamais appris à s'exprimer autrement que par des gestes pratiques et silencieux.

Un jour, j'avais surpris une conversation entre mon père et ma mère, dans la cuisine. Elle le regardait, assis à la table de la cuisine, alors qu'elle essuyait la vaisselle.

- On ne va quand même pas passer les vacances là-bas ... mon père avait soupiré.
- Pourquoi pas ? Ça lui ferait plaisir de voir son fils. Tu sais, après son hospitalisation, avait répondu doucement ma mère.
- Je doute que quoi que ce soit qui lui fasse plaisir, avait ronchonné mon père. Je n'ai pas envie d'avoir à faire à son austérité toute la semaine.

Auparavant, j'aurais peut-être compris mon père. Mais à ce moment, sa réaction d'enfant contrarié et têtu m'avait enragée. Sa propre mère n'était plus un être vivant, changeant, avec des émotions. Elle n'était plus qu'une image, grise, sévère, que ses enfants n'avaient plus envie de remettre en question. Il n'essayait même pas de la comprendre, de la découvrir. Une nouvelle image d'elle, en mouvement cette fois, aurait pu renaître dans l'esprit de son fils. Si seulement il lui avait laissé une chance.

Alors j'en avais voulu à mon père.

Je n'avais pas eu de grande scène de réconciliation avec elle. Pas de conversation où tout se serait dénoué avec des larmes et des embrassades. Ce n'était pas son registre, et j'avais fini par comprendre que ça n'était pas le mien non plus.

Ce que j'avais trouvé à la place, c'était de la compréhension, qui n'a pas besoin d'être dite pour être ressentie.

J'avais compris qu'une femme construite par la guerre et l'abandon n'avait pas appris à consoler. Elle avait appris à tenir. Que quelqu'un qui a passé sa vie à porter les autres sans jamais avoir quelqu'un lui demandant si ça va développe une intolérance aux plaintes. Ce n'était pas de la cruauté. C'était parce que se plaindre n'avait jamais été une option qui lui avait été offerte.

J'avais aussi compris pourquoi les hommes de la famille, avec leurs mauvaises habitudes, leurs absences, leurs manquements bruyants, étaient célébrés, tandis que sa rigueur silencieuse faisait fuir. Les uns prenaient de la place et demandaient le pardon qu'ils savaient gagné d'avance. L'autre prenait la place que personne ne voulait prendre, et n'avait jamais rien demandé.

On pardonne facilement ceux qui demandent pardon. On ne pense pas à offrir quoi que ce soit à ceux qui ne demandent rien.

Elle est morte un mardi de novembre, tranquillement, à quatre vingt onze ans. Jusqu'au bout, elle n'avait pas supporté qu'on s'apitoie. La dernière fois que je l'avais vue, elle m'avait regardée avec cet air que j'avais décidé de prendre comme de l'affection.

- Encore là, avait-elle simplement dit.

- Oui.

- Pourquoi ?

J'avais souri.

- Parce que vous en valez la peine.

Elle avait eu l'air de vouloir répondre quelque chose mais, après quelques secondes de silence, elle avait regardé ailleurs. Je l'avais vue avaler ce qui, de loin, ressemblait à de l'émotion.

C'était suffisant pour moi.

Aux funérailles, la famille était venue en nombre. La mort a pour don de réunir ceux que la vie avait séparés. Les oncles bruyants, les cousins ennuyés, les absents de toujours. Tous étaient là, graves, habillés en noir, le profil bas. Ils murmuraient entre eux des "c'était quand même quelqu'un" et des "une sacrée femme". Personne ne prononçait son nom. Même morte, elle n'avait pas le droit à une identité, autre que la réputation créée de toutes pièces par ceux qui la jugeaient pour son seul crime : être une femme qui tient bon.

Le silence persistait, mais moi je savais.

C'est pour cela qu' au moment de fermer son cercueil, je murmurai : au revoir, Odette.